DÉTERMINER

SI DANS LE TRAITEMENT D'UNE FIÈVRE INTERMITTENTE IL VAUT MIEUX PRESCRIRE LES ÉVACUANS, LA SAIGNÉE ET LE QUINQUINA PENDANT LE PAROXISME, OU NON, ET FIXER L'ÉPOQUE LA PLUS FAVORABLE POUR LEUR ADMINISTRATION.

29332

DISSERTATION

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE

A L'ÉCOLE DE SANTÉ DE MONTPELLIER,

Le 25 Thermidor, an 5 de la République Française.

PAR FRANÇOIS GRAND, de la Commune de l'Oo en Sauveterre, Département de la Haute Garonne, inscrit au registre des matricules de l'ancienne Université, et Étudiant dans l'École depuis sa nouvelle réorganisation.

Ille solus morbum curavit qui ejus causas cognovit; nosce enim causam morbi, est nosce arcanum.

HALLER, lib. 1, p. 71.

A MONTPELLIER,

De l'Imprimerie de BONNARIQ, AVIGNON & MIGUEYRON, Imprimeurs des Corps administratifs, Place Notre-Dame, Maison ci-devant Commune. An V Républicain.

117

64919

A LA MEILLEURE ET LA PLUS CHÉRIE

DES MÈRES.

MA TRÈS-CHÈRE MÈRE,

PAR quel moyen pourrois-je reconnoître les bienfaits dont vous n'avez cessé de me combler? Je vous dois non-seulement le jour, mais encore une partie de l'éducation que j'ai reçue. Depuis la mort du meilleur des Pères, vous n'avez rien épargné pour m'engager à parcourir de nouveau la carrière que j'avois à peine commencée.

Que ce foible Essai, fruit de votre tendresse pour moi, soit un hommage public

de ma vive reconnoissance et des sentimens respectueux, avec lesquels je serai toute ma vie!

Ma très-chère Mère;

Le plus soumis des Fils;

FRANÇOIS GRAND.

Le temps qui détruit tout, ne détruira jamais
L'immortel souvenir de vos rares bienfaits.

A Montpellier, le 16 thermidor, an 5 de la République.

DÉTERMINER

Si dans le traitement d'une Fièvre intermittente, il vaut mieux prescrire les évacuans, la saignée et le quinquina pendant le paroxisme, ou non, et fixer l'époque la plus favorable pour leur administration.

L'INCERTITUDE où l'on se trouve en parcourant les diverses opinions des auteurs, sur le vrai temps d'employer ces remèdes héroïques contre les affections les plus communes à l'espèce humaine a toujours fixé mon attention, à raison du vague que me laissoit l'étude des hypothèses raisonnées, et pour la plupart fondées sur l'expérience des auteurs célèbres qui les ont avancées. Cette considération m'a persuadé qu'il ne seroit pas sans intérêt d'entreprendre un essai qui, en rapprochant les avis les plus saillans qui ont eu lieu sur le vrai temps de leur administration contre un accès de fièvre intermittente, détermineroit

l'époque la plus généralement adoptée, et feroit rentrer dans les exceptions du principe général établi, la vérité de certaines observations qui paroissent au premier abord le contrarier ; ce seroit sans doute contribuer à rendre plus facile l'étude de l'art de guérir, que de rapprocher et d'analyser les différentes hypothèses que le temps a vu naître sur le même sujet : on préviendroit par-là, ce me semble, les erreurs dans lesquelles on peut tomber en les étudiant d'une manière éparse et isolée. *Baglivi* (1) paroissoit pressentir une pareille nécessité relativement aux indications, lorsqu'il dit que, s'il est quelque partie dans la pratique de la médecine qui ait besoin d'être revue et corrigée, c'est sans doute l'article des indications qui, fondées sur de fausses hypothèses, ne nous apprennent rien que de vaines spéculations pratiques.

L'objet de mon travail paroîtra peut-être oiseux à tous ceux en faveur desquels l'expérience éclairée résout tous les jours le problème que je me suis imposé ; mais reconnoissant encore avec *Baglivi* (2)

---

(1) Si quid, dit-il, majori correctione indiget in praxi medicâ, jure meritò sunt indicationes, quæ falsis hodiè hypothesibus innixæ, nihil aliud nobis exhibent, quàm inania speculationum argumenta, pag. 218.

(2) Et ut candidè fateamur, prima praxeos fundamenta sunt indicationes, quibus detectis, remedia facillimè depromuntur è medicinæ penu, pag. 218, cap. X.

et tous ceux qui ont réfléchi sur les grands principes de l'art de guérir et sur leur application aux maladies aiguës, qu'il n'est rien de plus important pour le praticien observateur, que l'étude des différentes indications qui, dans les maladies, tantôt coincident, tantôt se compliquent et se contrarient, comme pour rendre la méthode curative plus simple, plus difficile et plus délicate. Cette vérité est sur-tout sensible pour celui qui entré à peine dans le temple d'*Apollon*, désireux d'être initié aux mystères de l'art qu'on y enseigne, vient offrir en tribut le fruit de ses veilles et le résultat des documens de ses professeurs. O vous qui montrez dans vos instructives leçons les principes les plus purs, daignez accueillir avec bonté les idées que je vous offre; puisées dans les écrits de nos Maîtres; mais rédigées avec une précipitation qui nuira peut-être à leur clarté, elles peuvent devenir plus dignes de vous, si vous considérez encore moins le talent que le désir de mériter votre bienveillance.

La difficulté de connoître les sources nombreuses d'indications que fournissent les divers périodes des fièvres intermittentes, envisagées dans leur ensemble, m'a engagé à ne considérer que celles qui se rapportent aux périodes diurnes, ou accès qui commencent et se terminent le plus souvent dans l'espace de vingt-quatre heures. Ce

champ est encore assez vaste, et bien loin d'oser croire que j'en aie parcouru toute l'étendue, je m'estimerai trop heureux si j'ai pu en défricher quelques parties. Les périodes des maladies étant cette série, cette succession de mouvemens qui constituent la révolution, soit partielle, soit générale, à laquelle toutes les maladies sont subordonnées; étant en outre relatives aux effets des différentes parties du jour sur l'économie animale, et au résultat de cette suite d'actions et de réactions de la nature sur le principe morbifique, ou de celui-ci sur l'agent de la vie, j'ai cru que les fièvres intermittentes considérées relativement à leur durée, pouvoient être divisées en périodes diurnes et en complètes, qui supposent une série déterminée des paroxismes.

L'examen des indications sur le temps le plus avantageux contre le période diurne d'une fièvre intermittente, me présente deux objets de discussion: le premier regarde les indications des différens temps du paroxisme fébrile; et le second, celles qui sont fournies par les diverses parties de la journée.

On distingue, dans le paroxisme d'une fièvre intermittente, trois temps bien distincts, toutes les fois que la maladie n'est ni anomale, ni défigurée par des méthodes perturbatrices. Le premier temps est celui du froid, amené par la concen-

tration des forces de la vie. Les phénomènes qui l'annoncent et le caractérisent, sont un état de langueur et de foiblesse, une paresse et un certain état de mal-aise à exécuter les différens mouvemens, des bâillemens et de pendiculations fréquentes : bientôt la face et les extrémités deviennent pâles ; les traits du visage se retirent ; les parties externes diminuent de volume ; la peau, généralement contractée, fait ce qu'on appelle vulgairement la chair de poule ; le pouls plus petit et concentré, devient, comme l'a observé *Galien*, sensiblement plus vif dans le mouvement de concentration ou de sistole, que dans celui de diastole : *Velocior pulsûs submissio, lentior rarior-ve elevatio.* Dans peu il éprouve une sensation de froid, le plus souvent fausse, qui commence tantôt par le dos, tantôt par les extrémités ; à proportion qu'elle augmente, il survient des tremblemens de tous les membres, avec des secousses et des frissons de tout le corps, des nausées et des vomissemens. Lorsque ce sentiment de froid et ses effets ont continué quelque temps, ils deviennent moins violens, et sont alternativement remplacés par des bouffées de chaleur, qui commencent à colorer les joues. C'est ici que le froid se dissipant insensiblement, sous la réaction des forces vitales, fait place à la chaleur qui constitue le second temps. Dès-lors une chaleur

plus considérable que dans l'état naturel domine et se répand sur tout le corps. La peau reprend sa couleur, et il paroît particulièrement une rougeur extraordinaire à la face. Pendant que la chaleur et la rougeur se manifestent, la peau se relâche, et quoique plus douce au toucher, elle conserve encore sa sécheresse. Les traits du visage et les autres parties du corps reprennent leur volume ordinaire, et même se gonflent davantage. Quand la chaleur, la rougeur et la turgescence ont augmenté et duré quelque temps, il paroît une légère humidité sur le front, qui dans les suites, par l'effet de la détente et la destruction du spasme, se change par degrés en une sueur générale et critique, qui caractérise le troisième temps; enfin, à mesure que cette sueur coule, la chaleur diminue; la sueur elle-même, après avoir duré quelque temps, cesse peu à peu; le corps reprend sa température habituelle, et la plupart des fonctions se rétablissent dans leur état ordinaire.

Les phénomènes d'un accès régulier de fièvre intermittente ainsi connus, doit-on l'abandonner aux soins de la nature et mettre en principe général de ne donner aucun remède décisif pendant la durée de ces trois temps? Ou bien doit-on, sans le brusquer dans sa marche, à moins qu'il n'y ait quelque risque à courir, seconder ses efforts,

en diminuant et éloignant le spasme par des remèdes qui peuvent relâcher les extrémités vasculaires ; favoriser par ce moyen une distribution libre et égale des mouvemens et des humeurs vers la surface du corps, et produire en conséquence une sueur ou transpiration qui, pour l'ordinaire, ne tarde pas à être suivie d'une intermission ou rémission de la fièvre ; ne perdant jamais de vue l'état des forces du système ? C'est, je pense, à l'expérience éclairée à prononcer sur l'utilité respective des évacuans, de la saignée et du quinquina.

L'émétique est sans contredit un des remèdes qui conviennent le mieux aux fins salutaires de la nature : indépendamment des matières nuisibles et contagieuses qu'il expulse des premières voies, il se fait, au moyen de la secousse que procurent les nausées et le vomissement, une espèce de détente qui porte les mouvemens du dedans au dehors ; par-là, la chaleur se répand à la surface, les extrémités vasculaires se relâchent, le spasme se dissipe, et la peau s'humecte de la même manière que nous avons vu que cela arrivoit dans la terminaison des accès de fièvre, par les seuls efforts de la nature.

Cette propriété inappréciable de l'émétique contre les mouvemens fébriles, a engagé tous les auteurs qui ont parlé de son administration,

à désigner différentes époques de l'accès, quoique toujours dans la vue d'obtenir le même effet.

La pratique la plus ordinaire est de ne prescrire l'émétique comme évacuant, que dans le temps de l'apyrexie, sous le prétexte que les fébricitans ayant repris des forces, peuvent plus aisément supporter les secousses excitées par le vomissement, et sont par-là préparés par des évacuations plus abondantes, à l'action des fébrifuges. Les médecins symptomatiques objectent, contre cette pratique, que les mouvemens du système étant alors calmés, la nature n'indique ni où elle tend, ni ne favorise par son action l'effet de l'émétique; que d'ailleurs il faut alors plus d'efforts de la part de la nature pour opérer le vomissement; le succès conséquemment doit en être moins complet: enfin, qu'il est à craindre, disent-ils, que par une suite de l'action stimulante du remède, la fièvre assoupie ne se réveille avant l'heure ordinaire. Ils croient donner beaucoup de poids à leur opinion, en y adaptant un aphorisme d'*Hippocrate*, qui dit d'éconduire les matières, sur-tout par les voies où elles tendent, pourvu que ce soit par des issues convenables: *quæ ducere oportet quò maximè repunt et eò per convenientia loca* (1). Ils ne négligent pas non plus cet axiome,

(1) *Hipp.* loc. cit., aph. 22.

vomitus vomitu curatur, qu'il faut bien se garder d'étendre, comme ils paroissent le faire, à toutes sortes de vomissemens : il ne peut, comme le dit fort bien *Grimaud*, trouver son application que dans les vomissemens qui dépendent d'une humeur dépravée, contenue dans l'estomac, et qui flotte librement dans sa cavité. Or de quelles restrictions ne le trouverons-nous pas susceptibles, si nous considérons les vomisssemens qui sont produits par une congestion de sang sur l'estomac, comme cela arrive si souvent dans l'état de grossesse, chez les gens hémorrhoïdaires et chez les femmes qui éprouvent la suppression de leurs règles par une cause quelconque ? On verra que l'émétique donné dans ces circonstances, non-seulement pourroit décider le vomissement de sang; mais, ce qui est plus remarquable, il pourroit inviter la nature à substituer l'estomac à des organes moins nobles, par lesquels se font des flux de sang périodiques, d'une manière moins pernicieuse et moins redoutable pour les suites. Cette observation, attribuée par le commun des médecins à *Riviere*, a été revendiquée par *Grimaud* en faveur d'*Hippocrate*, qui dit : *quando sanguis per uterum non effluxum habuit, ad cor, et præcordia sæpè resilit.*

Rien de plus commun que de voir le vomissement survenir à la suite des coups à la tête, des

congestions de sang sur cet organe, comme *Schroeder* l'a observé (1), ou d'une affection purement nerveuse. Que d'accidens malheureux ne verroit-on pas paroître par la seule administration de l'émétique dans de pareils cas, si l'on étoit guidé seulement par cet axiome *vomitus vomitu curatur!* *Stoll* remarque qu'il faut être très-circonspect dans l'administration de l'émétique à la suite des coups à la tête ; tant il est difficile souvent de déterminer avec précision, si les naüsées et les vomissemens dépendent de l'estomac ou du cerveau, (tom. 3, p. 147 et suiv.) : ainsi que *Schroeder* (tom. 1, pag. 274.) : « *Licet igitur caput primam læsionis injuriam excipiat, tamen verò simile est, quòd indè primum vitio præcordium, et ex his demùm deliria producantur.* »

Aussi, à moins que l'affection gastrique ne soit bien évidente, à moins qu'il ne reste aucun doute que les vomissemens sont dépendans d'une affection propre à cet organe, il est plus prudent de traiter ces états maladifs comme dépendans de congestions de sang dans le cerveau, ainsi que l'a très-bien dit l'illustre *Selle*, par des saignées, un régime tout végétal, des lavemens, l'usage habituel des doux laxatifs, les résolutifs appliqués sur la tête, etc.

---

(1) Vid. tom. 2, pag. 367.

C'est sans doute aussi l'application funeste de l'émétique dans des cas semblables, qui a fait proscrire assez généralement à *de Haen* l'émétique dans le commencement de toutes les fièvres aiguës, et a porté *Cleghorn*, (1), auquel nous devons de très-belles observations sur les fièvres, à considérer la méthode de l'administration de l'émétique dès l'invasion de l'accès comme très-pernicieuse : *Tilleus* pense comme ces derniers, dans une dissertation insérée dans les amènit. acad. de *Linné*, (volume 10, page 157), il cite quelques exemples d'inflammation de l'estomac, décidées par l'action de l'émétique donné dans le temps de la fièvre : mais ces conséquences sont, ce me semble, beaucoup trop générales : je ne saurois à ce sujet, passer sous silence un fait, non moins curieux qu'intéressant, que M. *Petiot* nous a rapporté dans une de ses conférences cliniques. Un jeune homme pléthorique, âgé de vingt-un à vingt-deux ans, atteint d'une fluxion de poitrine, avec fièvre très-aiguë, le pouls fort et plein, la figure rouge et allumée, crachement de sang, la langue rouge, et sans sédiment qui peut au moins faire soupçonner une affection gastrique, qui ne voulant pas se soumettre à la saignée, prit de son propre mouvement l'émé-

(1) Dis. of. minorca, pag. 186.

tique, et la maladie fut cependant jugée le quatrième jour. D'ailleurs toutes les fièvres ne sont pas inflammatoires comme celles de *de Haen* (1), ni compliquées d'inflammation comme celles de *Cleghorn* et *Tilleus* ; s'il en étoit ainsi (j'entends proscrire l'émétique dans le commencement de toutes les maladies aiguës) ne seroit-ce pas là détruire l'art en cherchant à le simplifier ? Aussi *Stoll* successeur de *de Haen*, praticien dans la même ville et le même hôpital (2), en observateur attentif et éclairé, est peut-être de tous les médecins, celui qui a le mieux fait connoître le vrai sens dans lequel on devoit prendre ces conséquences si précairement hasardées, d'après l'usage heureux et multiplié qu'il a fait de l'émétique.

L'aphorisme dont j'ai dit ci-dessus qu'ils s'étayent ne prouve pas plus en leur faveur, vu qu'*Hippocrate* n'a entendu probablement parler, en recommandant de *seconder les évacuations de*

---

(1) M. *de Haen* et *Van-Swieten* eurent occasion de voir une jeune personne mourir à la suite d'une fièvre inflammatoire, qui portoit son impression *sur le poumon*, à laquelle on avoit administré l'émétique dès le commencement.

(2) A Vienne.

la nature, pourvu qu'elles se fassent par des voies convenables, que des matières cuites en turgescence : or chaque accès étant terminé par une crise, la matière travaillée par le mouvement fébrile sera bien plutôt mobile, et propre à être évacuée après l'accès, que pendant toute sa durée. Jusqu'à présent donc les reproches faits à la méthode ordinaire d'employer l'émétique me paroisssent sans fondement.

Sydenham et *Boerhaave* donnoient l'émétique aux approches du paroxisme, de manière cependant que son action fût terminée avant le commencement de la reprise. Le vomissement ayant cessé, ils administroient un parégorique pour calmer les agitations du système. Quelque vénération que nous devions avoir pour la pratique de ces grands hommes ; quoique *Cullen* ait avoué qu'il a vu un émétique administré dans ce temps, prévenir l'accès et guérir la fièvre en détruisant les effets de la contagion qui commençoit à exercer son action ; cependant comme cette méthode a d'autres fins ; savoir, de mouvoir et de briser les matières visqueuses et stagnantes, de résoudre le spasme et déterminer la sueur, on objecte qu'on doit appréhender que ce moment ne soit beaucoup moins favorable que celui de l'accès, dont le concours peut être utile. D'ailleurs, à moins que la fièvre ne soit extrêmement tenace

et régulière dans sa marche, le commencement de l'accès est incertain, et sujet à de grandes variations; ce qui forme un préjugé d'un grand poids contre cette méthode, puisque le temps de placer l'émétique ne peut être que très-difficilement apprécié. *Celse* (1) a judicieusement exprimé cette crainte. Quand les temps sont incertains, dit-il, il ne convient de donner ni évacuant, ni aucun autre remède: car n'étant pas sûr du moment du retour de la fièvre, il est possible, si elle revenoit inopinément, que ce qu'on avoit cru devoir servir au bien du malade ne tourne au contraire à son détriment. Si l'on joint à cela l'incertitude sur laquelle on est, eu égard au temps nécessaire pour l'opération de l'émétique, toujours relative à l'idiosyncrasie, au degré d'irritabilité du ventricule, à l'âge des sujets, au sexe, à la saison, à l'épidémie régnante, et enfin à la qualité des matières à évacuer, on aura une nouvelle raison de proscrire la méthode de *Sydenham* et de *Boerhaave*.

---

(1) Ubi, inquit, incerta sunt tempora, neque alvi ductio neque medicamentum aliud rectè datur. Incertum est enim, quando febris ventura est: ita fieri potest, ut si subitò venerit summa in eo pernicies sit, quod auxilii causa fuit inventum. Lib. 3, cap. 12, p. 141, ed. *Kraus*.

D'autres médecins ont assigné le commencement de l'accès pour administrer l'émétique, s'étayant toujours de l'autorité *d'Hippocrate*, qui paroît en quelque sorte, disent ils, recommander cette méthode, lorsqu'il dit, si vous voulez remuer quelque chose, faites-le dès le commencement. *Si initio purgare oportet, in acutis, saltem ante quartum diem facito.* Il est aisé de voir que le sens de cet aphorisme ne s'étend point au commencement d'un paroxisme, mais bien au premier période d'une maladie aiguë. Dans ce dernier cas, on en conçoit toute la vérité, en réflechissant sur l'avis de *Sydenham* au sujet de l'emploi de l'émétique au commencement d'une maladie aiguë, pour prévenir une diarrhée dangereuse qui arrivoit quelquefois vers le déclin des maladies putrides, ainsi que nous l'apprend *Tissot*, dans la description qu'il nous a donnée de la fièvre de *Lausane*: ajoutons à cela les grands avantages qu'on en retire au commencement des fièvres contagieuses malignes. Mais vouloir de ces cas particuliers déduire par analogie une règle générale pour l'administration de l'émétique dès l'invasion d'un accès de fièvre intermittente, c'est ne pas prendre en considération ce qu'a dit *Baglivi*, observant que les fausses analogies étoient depuis long-temps une source d'erreurs dans la pratique de l'art de guérir : « *Argumentatio à simili, sicuti facilior*

» *omnium est, ita si debitè non instituatur, cæteris* » *omnibus fallaciores deduci conclusiones* (1). *Avicenne* disoit que le vomissement dans le commencement de l'accès, le prévenoit ou l'affoiblissoit. *Hippocrate* le prescrivoit au commencement d'un accès dans une fièvre quarte : « Si » vero quartana apprehenderit, si quidem im- » purgatus fuerit, primùm capite purgato et » interpositis tribus aut quatuor diebus, pharma- » cum sursùm purgans dato in ipsâ apprehen- » sione. » (De affectionibus, n.° 17, *Cornaro.*) *Grainger*, *Lind*, *Cullen* et autres, se sont rangés en faveur de cette méthode. Une dissertation de *Kastenhols* qu'on trouve dans la collection des thèses pratiques de *Haller*, semble indiquer le cas où leur méthode peut avoir un succès heureux. En voici le passage : *Si febris à cruditatum copiâ aborta sit, reliquis conspirantibus, vomitum criticæ evacuationis vim exserere posse, non nego. Quod si vero malum altius, nempè ex vicerum profundâ labe, humorumque sanguineorum corruptelâ, repetendum sit, vomitus haud sufficere poterit, ad istam causam evellendam. Consect. theor. pract.*

MM. *Thompson* (2), *Morgan* et *Celse* (3),

---

(1) *Baglivi praxis medica*, lib. 1, cap. 6.

(2) Voyez mémoire d'Edimbourg, vol. 4.

(3) « Cum primum aliquis, inhorruit, et ex horrore in-

qui en cela suit la pratique des *Asclépiades*, donnent la préférence à ce moment qui annonce la fin du premier période, lorsque le spasme se dissipe, que les forces commencent à se relever : ce n'est que lorsque la fièvre oscille et balance, pour ainsi dire, entre le période de spasme ou de concentration, et le période de chaleur, ou de vive expansibilité, qu'on peut hâter et soutenir, disent-ils, le développement des forces, par l'action de l'émétique qui, sous ce point de vue, doit être administré vers la fin du frisson ; fondés, en outre, sur ce que la nature excite souvent pour lors des nausées ou le vomissement, et que ce dernier, en quelque temps de l'accès qu'on le procure, fait cesser le froid, et abrége la durée de l'accès, en déterminant plutôt la chaleur et la sueur qui lui succède.

D'autres médecins enfin, ont eu une opinion différente sur le temps où il convient de faire vomir, puisqu'ils ont désigné la fin de l'accès. Telle est la pratique recommandée par *Rosen*, par *Colombier* et *Roscinstein* ; fondés sur la nécessité où l'on se trouve de compléter la crise qu'amène

---

» caluit, dare ei oportet potui aquam tepidam subsalsam
» et vomere eum cogere.

un accès, en enlevant les matières dépravées qui affluent dans les intestins, et qui y croupissent, si elles ne sont promptement évacuées, ou qui repompées occasionneroient de nouveaux troubles.

Au milieu de ces dissentions, qui ont agité des médecins dont l'autorité est si respectable, et sur l'exposé desquelles on peut lire la onzième note que M. *Fouquet* a ajoutée aux mémoires sur les fièvres de *Lind*; quel temps choisir pour l'administration de l'émétique? C'est à ceux qui sont consommés dans la pratique de l'art de guérir à décider. Cependant si nous nous étayons de l'opinion du plus grand nombre des médecins de l'Europe, nous verrons qu'il faut attendre, autant qu'il est possible, l'état d'intermission ou de rémission dans les fièvres, ou du moins le déclin du paroxisme, pour donner l'émétique ou un purgatif quelconque: ils croient même devoir observer cette loi sur le choix du temps de la rémission, jusque dans l'administration des lavemens. Ces médecins remarquent en général que l'agitation que cause l'accès, est quelquefois considérablement augmentée par l'action du plus léger émétique, ou du moindre purgatif; que la durée de cet accès en est le plus ordinairement prolongée; que souvent même l'action de l'émétique entraîne des angoisses précordiales, augmente le spasme, et produit quelquefois des

convulsions : d'ailleurs les symptômes qui ont lieu pendant le premier temps d'un accès, n'indiquent point par eux-même l'émétique ; parce qu'ils sont moins l'effet de la turgescence, que l'indice de la réaction des forces vitales sur les causes occasionnelles excitantes, et du spasme concentré sur le ventricule : circonstances auxquelles un praticien ne sauroit jamais faire trop d'attention. Car, comme l'a dit fort ingénieusement *Hoffmann*, dans sa dissertation sur l'émétique et les purgatifs considérés comme poison après la colère, un médecin instruit et sage doit bien se garder de prendre toutes les excrétions et les mouvemens qui surviennent pendant une maladie, comme des efforts salutaires de la nature ; il y en a beaucoup qui tendent plutôt à sa destruction, qu'à sa conservation : il lui importe beaucoup de distinguer les salutaires de ceux qui ne le sont point, pour qu'il puisse à propos modérer les uns et calmer les autres (1).

---

(1) *Neque enim omnes excretiones vel motus qui in corpore nostro contingunt, pro salutaribus naturæ ductibus à prudenti, à perito medico haberi debent : quippè horum ea sæpè est natura, ut potius vergant ad damnùm et destructionem corporis, quàm ad ejusdem curationem et conservationem... maximam itaque partem prudentiæ mediçæ*

Toutes ces raisons qui dissuadent de l'émétique, et en font redouter l'administration dans le temps du paroxisme, sont puisées dans l'observation la plus constante et la plus générale.

Condamnerons-nous donc comme téméraires, ceux qui donnent l'émétique au commencement ou pendant la durée du paroxisme, et rejetterons-nous absolument une pratique que nous avons dit avoir également pour elle des médecins très-éclairés? Non sans doute. En louant la sage circonspection des uns, il sera aisé de justifier la précipitation apparente des autres, si l'on considère que tout ce que nous avons exposé plus haut, concernant l'administration de l'émétique au commencement du froid de l'accès, ou pendant toute sa durée, doit être rapporté entièrement au traitement des maladies contagieuses, où il y a le plus souvent *periculum in morâ*, où il ne faut pas perdre un instant pour arrêter le progrès du venin, et amener promptement une rémission dans la fièvre, et où,

---

in eo sitam esse arbitror, ut perniciosi et noxii motus aptè probèque à salutaribus discernantur, ut pote cum illi moderandi, sedandi sint; hi verò adjuvandi, imitandi et non sistendi, utiquè ex parte medici requiritur, ut motus hos sollicitè ab invicem distinguat., Hoffmann, *vol.* 6, *p.* 429 et 430.

pour cet effet, on ne peut rien faire de mieux que de donner, sans délai, l'émétique. On lit à ce sujet, dans le mémoire de *Raymond* de Marseille sur les épidémies, que le moment le plus propre pour prévenir l'explosion d'une maladie déterminée par le miasme délétaire introduit par l'organe cutané, c'est de tâcher de le repousser par un mouvement rétrograde au dehors, à l'aide de l'émétique donné dès le premier frisson, avant que le période de l'effervescence fébrile, causée par la profonde altération de la masse générale des humeurs se déclare : ce que les médecins empiriques de Provence, dit l'auteur, font avec succès, en se servant simplement de la décoction des fleurs de coquelicot bue tiède, dans un lit chaud, pour provoquer les sueurs.

Voilà enfin comment se concilient d'elles-mêmes les différentes méthodes que j'ai parcourues. Il résulte donc de là, qu'il est presque démontré qu'il ne faut administrer l'émétique que dans le temps de rémission ou d'intermission des fièvres, à moins qu'il n'y ait péril dans la demeure, où il faut au plus vîte l'administrer à quelque temps de l'accès que ce soit, comme *Celse*, *Crainger*, *Cullen*, *Raymond*, *Lind* et un nombre infini d'autres auteurs le recommandent.

De la Saignée.

On a moins divagué sur le temps où l'on devoit placer la saignée, quelquefois indiquée au commencement des fièvres intermittentes, par des symptômes décisifs, tous déduits, soit du génie de la maladie, de son période, de l'âge et du sexe des sujets, de leur idiosyncrasie, de leurs habitudes, de la saison de l'année, ou de la connoissance de la constitution stationnaire et épidémiques. Le plus grand nombre de praticiens conviennent que ce temps est celui où la chaleur est la plus forte, et où l'intensité des phénomènes morbifiques est la plus remarquable : c'est en effet alors qu'on a lieu de craindre que le sang dans un état d'orgasme et de raréfaction, poussé avec beaucoup plus de rapidité dans toutes les différentes parties du système artériel et veineux, n'y détermine des stases ou des épanchemens mortels sur-tout dans le cerveau (1); de plus, la saignée dans ce cas, outre son effet évacuant et

(1) *Baillou* rapporte que, dans une femme très-pléthorique, plusieurs vaisseaux se rompirent dans un violent accès de fièvre tierce, et qu'elle périt ainsi, victime de la timidité des médecins, qui n'avoient pas osé tenter la saignée.

rafraichissant (1), est anti-spasmodique (2), et par-là d'un très-grand secours aux forces centrifuges dont la réaction cherche à détruire le spasme, et procurer la détente qu'une sueur abondante critique, par rapport à cet accès, suit de très-près. C'étoit sans doute à cause de sa grande vertu anti-spasmodique que certains médecins avoient été d'avis de pratiquer la saignée dans le temps du froid, qu'on sait n'être qu'un état de spasme : ils ne concevoient sans doute pas combien la saignée, en dirigeant les forces du centre à la circonférence, presque toujours d'une manière trop foible pour rompre et détruire le spasme déja existant, violentoit vicieusement la

---

(1) Certains auteurs ont refusé à la saignée la propriété de modérer la chaleur fébrile, par cela même qu'on ne modère point la chaleur de l'eau bouillante dans une marmite en en diminuant la quantité ; mais l'énoncé d'une telle parité suffit pour en faire connoître le vide, quand on considère le peu de rapport qu'il y a entre le feu artificiel extérieur qui échauffe l'eau, et le feu naturel intérieur qui échauffe le sang.

(2) *Quesnay* ne considère d'autre indication pour l'usage de la saignée dans la chaleur de la fièvre, que la crispation spasmodique des vaisseaux, qui en causant de l'irrégularité dans la distribution et la circulation du sang, occasionne quelque rupture. Sur l'usage de la saignée, pag 545.

nature, qui, dans ce période, porte toutes ses forces de la circonférence au centre ; et moins encore que la fièvre est souvent un des plus grands moyens dont la nature médicatrice se sert, pour cuire, mitiger et chasser hors du corps les matières hétérogènes qui affectent la masse humorale (1), et qu'en jugulant la fièvre au commencement de son accès, ils pouvoient donner lieu à des dépôts mortels de la matière fébrile ; ce qui n'arrive point lorsqu'on l'applique au fort de la chaleur, comme l'expérience le prouve. Et quoique *Quesnay* (2), en considérant que c'est la chaleur même de la fièvre qui détermine la coction et les crises, ait recommandé aux médecins de la ménager et de la soutenir, plutôt que de l'opprimer, et de la débiliter, comme font les praticiens, qui ne l'envisageant que comme une qualité excessive et nuisible aux malades, sont continuellement occupés à la combattre par des saignées copieuses et des remèdes rafraîchissans ; ce qui fait, selon lui, qu'on s'oppose à la guérison de la fièvre. Je pense qu'on est à l'abri de pareils reproches, quand on recom-

---

(1) Perfectò enim est febris ipsa naturæ instrumentum, quo partes impuras à puris secernat. *Sydenham*, sect. 1, cap. 4.

(2) *Quesnay*, sur l'usage de la saignée, pag. 524.

mande la saignée plutôt comme propre à prévenir quelque accident dans des cas urgens, que comme moyen curatif de la fièvre.

L'emploi de la saignée dans l'intermission de la fièvre, a eu pour partisan *Galien* et ceux qui l'ont suivi. Cette méthode, dans sa généralité, abandonnée par les praticiens de nos jours, ne laisse pas de trouver, dans certains cas, son heureuse application. Un sujet fort pléthorique dont la poitrine seroit naturellement délicate, présente, ce me semble, un cas où la saignée devroit de préférence être placée dans l'intermission, pour prévenir une partie des angoisses que détermine le refoulement du sang sur les organes intérieurs pendant le période du froid; en ayant toujours le soin de ne pas trop la rapprocher du paroxisme prochain, pour ne pas rendre son premier temps plus orageux, plus long et plus formidable; sans toutefois la proscrire chez un tel sujet, pendant la chaleur, si le cas l'exigeoit. Quoi qu'il en soit de cette idée, il est toujours vrai qu'on doit considérer avec d'autant plus d'attention l'état de rémission et d'intermission, qu'on doit en déduire les véritables indications pour réitérer la saignée, lorsqu'elle n'est pas manifestement indiquée, parce que ce n'est véritablement qu'alors qu'on peut bien estimer l'état des forces vitales ou le degré de pléthore réelle, plutôt que dans la vigueur du

paroxisme, pendant laquelle la raréfaction du sang peut induire en erreur, quoique le pouls paroisse dur, plein et fort.

Des purgatifs.

L'effet uniforme et constant de l'action des purgatifs, relativement à la concentration des forces sur les premières voies, a été si bien observé par les médecins de tous les siècles, que la conformité de leurs opinions établit une doctrine immuable sur le temps où il faut les administrer dans les fièvres d'accès. Tous bien pénétrés du vrai sens de la sentence du père de la médecine, qui défend l'emploi des purgatifs avant la rémission de la fièvre : « *qui validis* » *febribus decumbunt his non ante febris remis-* » *sionem pharmaca dare oportet.* » (de purgant., sect. 20.) Ils concevoient que donnés à toute autre époque, leur effet aggraveroit considérablement les accidens du paroxisme. *Crato* (au rapport de *Trnka*) (1) purgeoit avec le plus grand avantage dans le paroxisme. Les raisons dont il s'étayoit, n'offrant le plus souvent que de fausses indications, qui étant semblables à celles d'après lesquelles nous avons vu que certains auteurs

(1) Historia febrium intermittentium, pag. 357.

avoient été portés à administrer l'émétique, ne sont pas plus fondées que les leurs. Le froid renforcé par leur action, en seroit plus long et plus intense : un tel état de spasme ayant quelque analogie avec celui qui suit un accès de colère, pourroit dans quelque cas, par l'irritation que le purgatif détermine, donner lieu à des inflammations du ventricule et autres accidens malheureux qu'*Hoffmann* a vu survenir, par l'usage des évacuans, à la suite des passions de l'ame (1). Le temps du chaud et de la sueur ne sont pas plus favorables : dans le premier cas, la chaleur en seroit augmentée, la coction et la crise naturelle dérangées par l'augmentation de la crispation spasmodique des extrémités capillaires ; dans le second, la sueur suspendue, la matière qui devoit s'échapper par cette voie étant retenue, seroit déposée sur quelque viscère plus ou moins essentiel à la vie : des sueurs immodérées et colliquatives pourroient cependant, à titre de révulsif, en déterminer l'emploi ; mais il est beaucoup d'autres moyens aussi puissans, sans exposer aux mêmes

---

(1) Verum enim verò, quam funesto et fatali eventu istius modi vehemens medicina evacuatoria tali in casu exhibeatur, compluribus admodùm tristibus exemplis, ubi lethalis ventriculi inflammatio brevi è medio ægrotantes sustulit, satis superque sumus edocti. V. 6, pag. 429.

inconvéniens qu'on doit préférer aux purgatifs, comme le vin, la teinture de quinquina, etc. Les fièvres subintrantes, et les doubles tierces dont les accès se prolongent, font exception à la règle générale. L'état des premières voies nécessitant un purgatif, on doit le placer sur le déclin de la reprise, afin que son opération soit terminée avant le commencement de la suivante. Dans tous les autres cas, les purgatifs indiqués de préférence vers le déclin des fièvres d'accès, après qu'il s'est montré des signes de coction dans les urines et l'état de la langue, etc., plutôt qu'au commencement (1), vu qu'à ce période la turgescence, s'il en existe, est le plus souvent supérieure, et que *Vallesius*, ainsi que *Baglivi* (2), ont vu que les purgatifs donnés dans le principe des fièvres intermittentes, les aggravoient considérablement,

---

(1) Sur le danger des purgatifs avant la coction on peut voir *Vallesius*, *histoire d'André* (épid. lib. 7, pag. 834 et 835) à l'occasion d'un malade chez qui un purgatif pris le sixième jour d'une fièvre tierce, fit dégénérer cette fièvre en continue avec des accidens graves.

(2) Se observasse, febres intermittentes ab exhibitis inter initia purgantibus vel duplicari, vel gravibus exacerbari symptomatibus, et ab iisdem demùm repetitis, in chronicas et lethales terminare.

enfin

si elles ne devenoient continues, et se changeoient enfin en les réitérant en affections chroniques mortelles. Les purgatifs, dis je, doivent être placés pendant la rémission ou l'intermission, et l'on doit avoir soin de les faire correspondre au jour du plus petit accès dans une double tierce ; avec cette attention, dans tout état de cause, que son effet puisse être achevé au moment le plus éloigné du paroxisme subséquent, quoi qu'en aient dit plusieurs anciens, tels qu'*Amatus*, *Timæus* et *Detharding*, sur la préférence qu'ils accordoient aux jours du paroxisme, sur ceux qui étoient libres, et sur le succès qu'ils disent avoir retiré des purgatifs donnés quatre heures avant l'accès dans une fièvre quarte (1) : car des praticiens ont eu souvent lieu de remarquer que les purgatifs donnés peu avant l'accès font dégénérer les fièvres, comme les sudorifiques sont capables de changer les fièvres simples en ardentes.

Du Quinquina.

Ce remède dont on connoît l'efficacité dans les fièvres d'accès, contre lesquelles on ne peut l'administrer, à moins qu'il n'y ait péril dans la demeure, que lorsqu'on peut présumer que les premières voies sont assez libres, les fibres assez assouplies,

(1) Vid. *Trnka*, *pag.* 359.

les vaisseaux assez désemplis, pour recevoir, transmettre, et conserver l'impression du febrifuge, a partagé le sort de presque toutes les nouvelles découvertes: vanté par le crédule enthousiasme, flétri par l'injuste scepticisme, et condamné par ceux qui voient dans son action, ou l'écueil d'un système, ou le renversement d'un plan routinier. Il falloit pour lui, comme pour bien d'autres choses, un conflict d'opinions, pour que la vérité pût éclore; il falloit du temps, de la réflexion et de l'expérience, pour donner invariablement au quinquina le titre de remède utile et précieux. Depuis son premier emploi en France, dont l'honneur est attribué à *Noël Falconnet*, et *Restaurand* qui, après lui, en 1680, en usa dans le traitement des fièvres hémitritées; les opinions bien prononcées sur le véritable temps, où son administration contre un accès de fièvre intermittente, peut le mieux tourner à l'avantage des malades se réduisent à trois. Les uns prétendent qu'on doit le faire prendre le plus près possible de l'invasion de l'accès; selon les autres, il convient de le placer dès que le paroxisme est fini; il y en a enfin qui veulent qu'on ne l'emploie que pendant l'intervalle. Cette dernière méthode a été la plus généralement suivie, et paroît mériter la préférence, parce qu'elle comprend les deux autres. *Home*, médecin de l'hôpital

clinique *d'Edimbourg*, a proposé, sur ce sujet, un problême qu'il a pris le soin de résoudre : il demande si ce ne sont pas peut-être exclusivement les premières ou les dernières doses qui opèrent la guérison ; et dans ce cas, si les autres ne sont pas, sinon nuisibles, du moins inutiles.

Pour décider cette question, *Home* a fait seize expériences, dont voici le résultat. 1.° Le quinquina est d'un usage plus sûr et plus efficace, lorsqu'on le donne à la fin de l'accès. Huit des malades choisis pour les expériences ont avalé l'écorce du pérou immédiatement avant le frisson, sans que la fièvre ait été emportée ; cinq l'ont prise à la fin du paroxisme et le succès a été complet. 2.° Si l'on donne le quinquina peu d'heures avant le paroxisme, la fièvre acquiert plus de force : deux malades ont même eu des vomissemens ; il n'en a pas été ainsi dans le cas où ce remède a été pris à la fin de l'accès. 3.° Comme le quinquina, lorsqu'on le fait prendre à une grande distance de la fièvre, réussit mieux, il s'ensuit qu'il faut un temps considérable pour son action. Dans trois malades qui l'ont pris immédiatement avant l'accès, le paroxisme n'a pas été suspendu, mais le retour du suivant a été arrêté. 4.° Enfin, les effets du quinquina donné à la fin de l'accès, sont en apparence les mêmes dans les fièvres quotidiennes et dans les

tierces ; et il ne faut que quinze à seize heures à cette écorce pour produire tout son effet (1).

Il est aisé de voir dans l'ensemble de l'expérience d'*Home*, d'ailleurs confirmée par tous ceux qui ont écrit sur la même matière ; que ce remède n'agit que prophylactiquement, qu'il est en conséquence inutile de l'administrer pendant le paroxisme, dans la vue d'attaquer l'accès même durant lequel on l'administre. Il est également certain que les fébrifuges, ainsi que tous les autres remèdes, n'opèrent que par l'action ou la réaction que la nature exerce sur eux. Or il est évident que ce travail, quel qu'il soit (car nous ne le connoissons point) sera d'autant plus prompt, d'autant plus parfait, en un mot, d'autant plus facile à la nature, que sa sensibilité et ses forces seront moins occupées par le travail fébrile. Aussi ne connoît-on personne, qui, pour donner les fébrifuges, ait choisi le temps de l'accès préférablement au temps d'apyrexie. Mais ce dont on a lieu d'être surpris, c'est que tous n'aient pas également senti, que pour la même raison, il faut éloigner les fébrifuges, autant qu'il est possible de l'accès futur ; que leur efficacité dépend en effet d'une espèce de digestion, qui demande, de la part de la nature, à-peu-près les

(1) Clinical. experimen. etc. Sec. 1.

mêmes conditions que la digestion des alimens: anologie, on ne peut pas plus juste, pour prescrire avantageusement les fébrifuges dans le temps le plus éloigné de l'invasion de l'accès que dans tout autre.

L'observation de *Cullen* rapportée par *Grimaud* (1), par laquelle il conste qu'il a vu une fièvre intermittente, guérie par une dose de quinquina, qui, au bout de deux jours fut rejetée dans le même état, sans avoir rien perdu de son poids, ne sauroit rien inférer contre l'opinion généralement reçue : non plus que sa pratique, d'après laquelle il faut, dans le cas des vrais fièvres intermittentes, le donner le plus près possible du temps de l'accès. Cette méthode, très-analogue à la *formule primitive de l'administration du fébrifuge d'après laquelle on le faisoit prendre au commencement de l'accès* (2), me paroit devoir être proscrite par les mêmes raisons que cette dernière. Suivant cette manière de l'employer, non-seulement l'accès contre lequel on l'administre n'est ni supprimé, ni affoibli, mais il est ordinairement plus grave que les autres. On connoît l'histoire d'un apoticaire, rapportée dans *Voullonne*, qui vendoit à une infinité de

(1) V. 4, p. 102.

(2) Rapportée par *Voullonne*, mémoire sur le Kina, p. 169.

pauvres un fébrifuge peu coûteux, préparé selon une ancienne recette qu'il savoit par tradition. Il faisoit prendre le fébrifuge dès le premier prélude du frisson. Comme il se faisoit une loi de ne rien changer à la préparation du remède, une expérience mille fois réitérée le força à employer la précaution de prévenir les malades à s'attendre que l'accès à l'entrée duquel ils prendroient le remède, seroit plus violent qu'aucun des autres.

Koker dit, qu'il l'a vu souvent donner dans ce période, décider la mort avec des anxiétés, des oppressions, des angoisses excessives, et ces malheurs étoient si fréquens à *Londres* du temps de *Sydenham* (comme il nous l'apprend dans son épître à *Brady*, parce que les médecins le donnoient dans le temps même de l'invasion, ou très-peu de temps avant); que ce remède étoit tombé dans un discredit général, et que les médecins y avoient absolument renoncé. *Sydenham* fut le premier à le remettre en vogue, en l'administrant d'une manière plus méthodique, et en le plaçant, à des doses convenables, à une distance plus éloignée de l'invasion de l'accés. Un tel effet pernicieux du kina, administré lorsque le spasme fébrile va avoir lieu, ou est en pleine vigueur, me paroît tenir à ce que n'ayant eu le temps ni d'être digéré, ni de porter son

impression spécifique sur le système nerveux, il fait fonction de corps étranger, irrite le ventricule au point de décider par fois des vomissemens qui le rejettent au dehors, fixe le spasme, le prolonge, et s'oppose enfin puissamment au développement des forces qui constitue le second période, qui est le moyen naturel de solution du spasme fébrile comme de tous les autres.

Je sai que la méthode de *Cullen* n'est pas toujours suivie d'accidens. *Bartholinus*, en 1653, l'employa à Rome contre des fièvres quartes malignes épidémiques avec succès. *Frassonus* et les disciples de *Torti* l'ont ainsi employée. *Listerus* en faisoit le plus grand cas : Si, dit-il, *à vino puro per diem unum maceratus (cortex) propinetur vel aliquot tantùm paucis horis (una vel alter puta) ante adventum paroxismi, quandò scilicet maxima corporis integritas est, maximèque si id fiat ipso ineunte morbo, debellat plus una ejus dosis, quam decem alias exhibitæ. Id quod centies felici eventu, expertus sum* (1). Cette méthode en augmentant l'intensité du paroxisme qui suit, arrête quelquefois ou améliore le second après son exhibition. Ce qu'il est bon de savoir, pour ne pas s'en laisser imposer et suspendre l'emploi du kina, au moment où quelque dose

(1) Mauliss. *ad exerc. de hydrophob. P. M.* 55.

de plus emporteroit tout le mal. Mais entre deux méthodes qui ont le même but, faut-il toujours préférer celle qui présente le moins d'accidens.

Aussi des expériences décisives confirment que le quinquina ne doit être placé que pendant la rémission ou l'intermission, et à la distance la plus éloignée de l'accès qu'on veut prévenir.

Les fièvres subintrantes et subcontinues font une exception à cette règle générale ; car alors les médecins cliniques observent tous les jours que le temps le plus favorable pour placer cette écorce, est l'époque où son paroxisme parvenu à son apogée, commence à décliner ; c'est dans ce moment qu'il faut donner, dès la première prise, la dose qu'on croit nécessaire pour prévenir l'accès futur, les autres étant, d'après les principes posés, trop rapprochées du moment de son invasion pour qu'on puisse y compter. Ces préceptes sont exposés avec le plus grand détail, dans les ouvrages de *Torti*, *Werlohf*, *Voullonne*, *Rahn*, *Beaumes*, *etc.* Sur l'emploi du quinquina dans les fièvres intermittentes.

Ayant ainsi fixé les indications curatives, relativement au temps ou aux périodes du paroxisme, il importe actuellement de considérer quelle est l'époque du jour dans laquelle il convient le plus d'administrer les médicamens dont nous avons parlé ci-dessus. En adoptant ce principe général,

d'après lequel il ne faut administrer les remèdes convenables que pendant la rémission ou l'intermission, je suis pleinement autorisé à conclure, que le temps de l'apyrexie ou celui de l'amélioration dans les symptômes, doit seul décider du moment où les secours curatifs doivent être employés ; à l'exception des cas où il pourroit y avoir quelque danger à les différer. Ainsi quoique certains médecins affectent un respect religieux, pour ne purger ou émétiser que le matin, je crois pouvoir dire, étayé de la pratique de *Stoll* et de beaucoup d'autres, que lorsqu'un malade est atteint d'une fièvre rémittente ou intermittente, quelle que soit l'époque du jour où la rémission ou l'intermission est parfaite, il ne faut pas balancer à le purger ou à l'émétiser, si le cas l'exige ; par-là on prévient une partie des inconvéniens que peut amener le retour du paroxisme. Mais toutes les fois que la rémission durera vingt-quatre heures, ou qu'on traitera des synoques ou fièvres continentes, on administrera de préférence les purgatifs le matin, parce que le corps étant alors plus tranquille (1), il y a lieu d'espérer que les remèdes réussiront

(1) Le D. *Bryan Robinson*, de Dublin, dans son traité de l'économie animale, rapporte avoir observé que le matin le pouls étoit très-lent, et restoit dans cet état jusqu'à midi.....

mieux, attendu que la recrudescence des symptômes se manifeste communément le soir, comme *Triller* l'a expliqué très au long dans sa dissertation *de vespertinâ morborum exacerbatione*. L'auteur y rappelle la comparaison déjà faite par les premiers médecins, des quatre parties du jour avec les quatre saisons de l'année; et conclut, après de longues digressions sur l'analyse des qualités physiques et occultes de l'air pendant l'automne, comparées à celles de la fin de la journée, que comme l'automne est la saison des longues maladies, elle représente sous ce rapport une grande analogie avec la recrudescence des maladies qui, pour l'ordinaire a lieu le soir. *Raymond* de Marseille en comparant les différens degrés de l'inhalation cutanée dans le cours de l'année, avec celle qui a lieu dans le cours de chaque jour, dit que l'automne a le plus grand rapport, quant à l'action absorbante de l'organe cutané, avec les soirées des saisons chaudes. C'est dans cette partie du jour, dans ce temps de l'année, que le corps absorbe plus des vapeurs; et c'est vraisemblablement, dit-il, une des raisons par lesquelles les redoublemens des maladies viennent communément le soir, où les vapeurs de l'air sont d'ailleurs très-insalubres. D'autres ayant égard à l'absence de la lumière solaire, ont vu par-là que la transpiration arrêtée par un

air humide épais ou plus rafraîchi en étoit la véritable cause; en un mot, d'où quelle émane, qu'elle dépende de la révolution nocturne ou de toute autre cause, ce sont de faits. L'explication que chacun y donnoit, se liant si bien avec l'augmentation de la fièvre dans les maladies aiguës, avec un surcroît des souffrances dans les affections dolorifiques, dans les plaies, etc. leur avoit fait tirer cette conséquence, que, puisque le soir amenoit de tels changemens dans les maladies, il n'étoit nullement favorable à l'administration des remèdes, si ce n'est de ceux qu'on est forcé de donner en suivant le traitement symptomatique: mais les médecins d'aujourd'hui, plus conséquens sans doute dant la philosophie médicale, ont seulement l'attention de suspendre les remèdes et les alimens, à l'époque où les malades sont les plus fatigués. Ce moment étant assez généralement aux approches de la nuit, leur pratique se rapproche beaucoup de celle des anciens.

F I N.

ARGUMENTERONT

Les Professeurs de l'École de Santé de Montpellier.

G. J. RENÉ.	Directeur.
C. L. DUMAS.	Physiologie, Anatomie.
J. A. CHAPTAL.	Chimie.
A. GOUAN.	Botanique, matière médicale.
J. N. BERTHE.	
J. B. T. BAUMES.	Pathologie, Nosologie & Météorologie.
P. LAFABRIE.	
A. L. MONTABRÉ.	Médecine opérante.
V. BROUSSONNET.	
H. FOUQUET.	Clinique interne.
J. PETIOT.	
J. POUTINGON.	Clinique externe.
A. MEJAN.	
J. SENEAUX.	Accouchement, maladie des femmes, éducation physique des enfans.
J. M. J. VIGAROUS.	
J. VIRENQUE.	Conservateur.